

Lola Lafon

Quand tu écouteras
cette chanson

Stock

Photographie de bande : Lynn S.K.
Création graphique : Atelier 25
ISBN : 978-2-234-09247-1
© Éditions Stock, 2022

« Les hommes sont complices
de ce qui les laisse insensibles. »

George Steiner

« Mais ce qui à la fois est absent
aussi bien que présent,
sache-le voir, par la pensée,
d'un regard que rien ne dérouté. »

Parménide

C'est elle. Une silhouette, à la fenêtre, surgie de l'ombre, une gamine. Elle se penche, la main posée sur la rambarde, attirée sans doute par un bruissement de rires, dans la rue : celui d'un élégant cortège de robes satinées et de costumes gris.

Elle se retourne, semble héler quelqu'un : c'est un mariage, viens, viens voir. Elle insiste, d'un geste de la main, impatiente, elle appelle encore, qu'on la rejoigne, vite. C'est si beau, ce chatouement d'étoffes, ce lustre des chignons. C'est elle, au deuxième étage d'un immeuble banal, une petite silhouette qui rentre dans l'histoire, au hasard d'un mouvement de caméra.

Elle est vivante, elle trépigne, celle qu'on ne connaît que figée, sur des photos en noir et blanc. Elle a douze ans. Il lui en reste quatre à vivre.

Ce sont les uniques images animées d'Anne Frank. Des images muettes, celles d'un court

film amateur tourné en 1941, sans doute par des proches des mariés. Sept secondes de vie, à peine une éclipse.

Comme elle est aimée, cette jeune fille juive qui n'est plus. La seule jeune fille juive à être si follement aimée. Anne Frank, la sœur imaginaire de millions d'enfants qui, si elle avait survécu, aurait l'âge d'une grand-mère ; Anne Frank l'éternelle adolescente, qui aujourd'hui pourrait être ma fille, a-t-on pour toujours l'âge auquel on cesse de vivre.

Anne Frank, que le monde connaît tant qu'il n'en sait pas grand-chose. Une image, celle d'une pâle jeune fille aux cheveux sagement retenus d'une barrette, assise à son petit secrétaire, un stylo à la main. Un symbole, mais de quoi ? De l'adolescence ? De la Shoah ? De l'écriture ?

Comment l'appeler, son célèbre journal, que tous les écoliers ont lu et dont aucun adulte ne se souvient vraiment ? Est-ce un témoignage, un testament, une œuvre ? Celle d'une adolescente enfermée pour ne pas mourir, dont les mots ne tiennent pas en place.

Celle d'une jeune fille, qui n'aura pour tout voyage qu'un escalier à monter et à descendre,

moins d'une quarantaine de mètres carrés à arçonter, sept cent soixante jours durant.

Anne Frank à laquelle sont dédiés des chansons, des poèmes et des romans, des requiems et des symphonies. Son visage est reproduit sur des timbres, des tasses et des posters, son portrait est tagué sur des murs et gravé sur des médailles. Son nom orne la façade de centaines d'écoles et de bibliothèques, il a été attribué à un astéroïde en 1995. Ses écrits ont été ajoutés au registre de la « Mémoire du monde » de l'Unesco en 2009, aux côtés de la Magna Carta.

Anne Frank qui, à l'été 2021, fait la une des actualités néerlandaises : à Amsterdam, des manifestants anti-pass sanitaire brandissent son portrait, ils scandent : « Liberté, liberté. »

Anne Frank vénérée et piétinée.

Le 18 août 2021, j'ai passé la nuit au Musée Anne Frank, dans l'Annexe.

Je suis venue en éprouver l'espace car on ne peut éprouver le temps. On ne peut pas se représenter la lourdeur des heures, l'épaisseur des semaines. Comment imaginer vingt-cinq mois de vie cachés à huit dans ces pièces exigües ?

Alors, toute la nuit, j'irai d'une pièce à l'autre. J'irai de la chambre de ses parents à la salle de bains, du grenier à la petite salle commune, je compterai les pas dont Anne Frank disposait, si peu de pas.

Comment l'appeler ? Je dis *Anne*, mais cette fausse intimité me met mal à l'aise. Je ne peux pas dire *Anne*, quelque chose m'en empêche, qui, au cours de ma nuit, se matérialisera par l'impossibilité d'aller dans sa chambre. Alors je dis *Anne Frank*, comme on fait l'appel, comme on évoque l'ancienne élève brillante d'un collègue fantomatique. Deux syllabes.

La nuit, je me la figurais semblable à un recueillement, à un silence. J'imaginai la nuit propice à accueillir l'absence d'Anne Frank, je me préparais à être au diapason du vide, à le recevoir.

Je me suis trompée. La nuit s'est habitée, éclairée de reflets ; au cœur de l'Annexe, une urgence se tenait tapie encore, à retrouver.

En ce mois de mai 2021, Amsterdam, comme Paris, est encore partiellement confinée. L'entretien avec le directeur du Musée, Ronald Leopold, aura lieu par écrans interposés. Cette conversation est déterminante ; lui seul peut m'accorder l'autorisation de passer une nuit dans l'Annexe. Nous discutons de choses et d'autres, une façon de faire connaissance. S'il se réjouit de l'écho que rencontre encore l'histoire d'Anne Frank, le directeur regrette que cette adoration pour la jeune fille fasse de l'ombre à son œuvre, celle d'une autrice prodige.

Certains viennent chaque année, depuis des décennies, se recueillir dans sa chambre. Ils laissent des lettres, des peluches, des chapelets, des bougies. Il n'est pas rare qu'une visiteuse du musée refuse de quitter l'Annexe, persuadée d'être la réincarnation de la jeune fille.

S'identifier à ce point laisse le directeur perplexe. L'appeler par son prénom, comme le font certains de ses collègues, l'embarrasse également.

Bien sûr, travailler journallement au Musée crée une proximité avec elle, mais Anne Frank n'est ni une parente, ni une amie.

À ce propos, il n'a nullement l'intention de me soumettre à un questionnaire, mais Leopold aimerait savoir : que représente la jeune fille pour moi ?

Je fais comme si mon projet était mû par quelque chose de rationnel. J'adopte un ton détaché, je parle de mon travail, des jeunes filles qui sont au cœur de mes romans : toutes se confrontent à l'espace qu'on leur autorise. Toutes, aussi, ont vu leurs propos réinterprétés, réécrits par des adultes.

J'improvise.

Je n'ose lui dire la vérité, craignant que Ronald Leopold me prenne pour une illuminée, obsédée par Anne Frank. Je ne peux lui expliquer que ce projet d'écriture est un désir que je ne comprends pas moi-même, il me poursuit depuis qu'il s'est matérialisé, il y a quelques semaines.

Une nuit d'avril, deux syllabes, que je prononce, peut-être, dans mon sommeil, surgissent de l'enfance. Anne. Frank.

Je n'ai pas pensé à elle les jours précédents, je n'ai rien lu à son sujet. Je me souviens à peine du *Journal*. Son nom s'impose à la nuit. Anne Frank est l'objet de mon éveil, le sujet que rien ne dissipe les jours suivants. Elle résonne avec quelque chose dont je n'ai pas encore conscience.

Je ne peux pas avouer au directeur que je ne sais pas ce qu'elle est pour moi, mais que je dois écrire ce récit.

Même au travers d'un écran, mon malaise doit être palpable. Ronald Leopold me rassure, nul besoin de lui répondre tout de suite. Le soir même, je lui envoie un mail. Il y a certainement des raisons « objectives » à mon envie de me lancer dans ce projet : comme à quantité d'enfants, mes parents m'ont offert le *Journal*, j'ai commencé à écrire pour faire comme elle. Ma mère a été cachée, enfant, pendant la guerre. Je suis juive. Mais je crois que tout ceci est sans importance, ou du moins, ça n'est pas suffisant pour expliquer ma volonté d'écrire ce texte. Je termine mon message d'une pirouette, en citant Marguerite Duras : « Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrirait jamais. Ce ne serait pas la peine. » La réponse ne tarde pas : Ronald Leopold me

propose de rencontrer virtuellement une universitaire, aujourd'hui à la retraite.

Lauren Nussbaum est l'une des dernières personnes en vie à avoir bien connu les Frank, et c'est aussi une pionnière : elle étudie le *Journal* en tant qu'œuvre littéraire depuis les années 1990.

À l'écran, une dame élégante et vive me sourit : Laureen pressent ce que je brûle de savoir. Depuis plus de soixante ans, on lui pose cette même question : comment était-elle, enfant, celle que Laureen appelle encore sa « petite voisine » ?

« Anne était... bavarde. Tellement bavarde ! Elle détestait avoir tort. Les adultes la trouvaient pénible et adorable à la fois. J'avais quatorze ans. Anne, onze. Pour moi, c'était une gamine, la sœur de mon amie, Margot. Toutes deux étaient très gâtées par leur père. C'était un homme moderne, pour l'époque : il tenait à ce que ses filles soient éduquées, à ce qu'elles se fassent une opinion sur le monde. Elles n'en ont pas vu grand-chose... ».

Comme les Frank, les parents de Laureen doivent fuir l'Allemagne en 1933, après la victoire du Parti national-socialiste.

Ils émigrent aux Pays-Bas : le pays est resté neutre pendant la Première Guerre mondiale.

À Amsterdam, les deux familles se rencontrent dans le quartier de Merwedeplein, où sont logés de nombreux réfugiés d'Europe centrale.

« Au bout de quelques mois Margot, Anne et moi parlions couramment le néerlandais. Nous jouions indifféremment avec des enfants protestants, catholiques. Nous avions l'impression d'avoir trouvé un havre. »

Le 14 mai 1940, la Hollande capitule.

Les Frank tentent de gagner les États-Unis, mais l'administration américaine exige de trop nombreux documents, il sera impossible de les rassembler à temps. Les frontières se referment.

« Les mesures antijuives se sont mises en place, petit à petit. Nous refusions de nous laisser atteindre, il fallait garder la tête haute. Il nous était interdit d'emprunter les transports publics ou de posséder un vélo ? Nous irions à pied. Nous n'avions plus l'autorisation de nous rendre au cinéma, au concert ? Tant pis, nous jouerions de la musique à la maison. À l'été 1941, les directeurs de lycée ont dressé des listes des élèves « de sang juif ». En classe, on nous a obligées à nous

asseoir à part. Peu de temps après, nous avons été exclues. Margot était dévastée, elle allait attendre ses anciennes camarades de classe à la sortie des cours, tant elles lui manquaient.

Les enfants juifs n'avaient plus le droit d'aller à l'école ? Qu'à cela ne tienne, il y avait de très bons professeurs juifs, nous ferions nos propres écoles.

Nous nous accrochions à n'importe quelle joie : Otto louait des films qu'il projetait à ses filles, Anne confectionnait des tickets qu'elle adressait à ses amies. Tout y était parfaitement imité : l'horaire de la séance, le siège réservé. »

Lauren rapproche sa chaise de son bureau, elle feuillette un livre – j'aperçois sur la couverture le profil d'Anne Frank –, elle ajuste ses lunettes, s'éclaircit la voix :

Samedi 20 juin 1942

Les juifs doivent porter l'étoile jaune ; les juifs doivent rendre leur vélo, les juifs n'ont pas le droit de prendre le tram ; les juifs n'ont pas le droit de circuler en autobus, ni même dans une voiture particulière ; les juifs ne peuvent faire leurs courses que de 3 à 5, sauf dans les magasins

juifs portant un écriteau local juif ; les juifs ne peuvent aller que chez un coiffeur juif ; les juifs n'ont pas le droit de sortir dans la rue de 8 heures du soir à 6 heures du matin ; les juifs n'ont pas le droit de fréquenter les théâtres, les cinémas et autres lieux de divertissement ; les juifs n'ont pas le droit d'aller à la piscine, ou de jouer au tennis, au hockey ou à d'autres sports ; les juifs n'ont pas le droit de faire de l'aviron ; les juifs ne peuvent pratiquer aucune sorte de sport en public. Les juifs n'ont plus le droit de se tenir dans un jardin chez eux ou chez des amis après 8 heures du soir ; les juifs n'ont plus le droit d'entrer chez des chrétiens ; les juifs doivent fréquenter des écoles juives et ainsi de suite, voilà comment nous vivions et il nous était interdit de faire ci ou faire ça. Jacques me dit toujours : « Je n'ose plus rien faire, j'ai peur que ça soit interdit ».

« Cette page de son *Journal* est la première à rendre compte d'autre chose que de son quotidien d'écolière... Je me souviens d'une autre interdiction, ajoute Laureen. Les juifs n'avaient plus le droit de posséder de pigeons. Les nazis pensaient à tout... L'étoile jaune est devenue obligatoire en janvier 1942. C'était une telle

humiliation d'être signalés comme des pestiférés. Je n'osais plus sortir de chez moi. Il y avait des rafles, en plein cœur d'Amsterdam les nazis arrêtaient des juifs par centaines, ils les forçaient à s'agenouiller, à... faire des choses... avilissantes. On savait qu'ils les déportaient à Mauthausen. Toutes les familles craignaient de recevoir ce qu'on appelait une "convocation". La Gestapo les envoyait aux jeunes juifs, entre seize et vingt ans. Ils avaient neuf jours pour se déclarer à la police. Margot et moi venions d'avoir seize ans. »

Le lundi 6 juillet 1942, Margot ne vient pas en cours. Inquiète, Laureen décide de se rendre chez son amie. La porte de l'appartement des Frank est entrouverte. Les pièces sont vides, les lits défaits.

La veille, un agent de la Gestapo a sonné chez les Frank, porteur de la redoutable convocation : Margot doit prendre quelques affaires et se présenter au convoi qui l'emmènera dans un « camp de travail ».

Si Laureen se souvient d'avoir été bouleversée, le départ des Frank ne l'a pas étonnée.

« Mister Frank disait de plus en plus fréquemment qu'il n'attendrait pas que la Gestapo

vienne les chercher. Tout le monde pensait qu'ils s'étaient enfuis en Suisse. Jamais je n'aurais pu imaginer que Margot et Anne étaient si proches, dans la même ville que moi... ».

Aujourd'hui encore, Laureen l'appelle Mister Frank, ce monsieur élégant, le directeur d'une petite entreprise de pectine dont l'érudition et le calme l'ont tellement impressionnée, enfant.

Un juif libéral, aux méthodes d'éducation modernes : dès son arrivée aux Pays-Bas, il inscrit sa cadette à la maternelle Montessori, à Merwedeplein.

Un juif allemand, officier dans l'armée pendant la Première Guerre, qui a été décoré pour actes de bravoure. Peut-être, sans doute, pense-t-il que ceci le protégera. Mais pour les nazis, Mister Frank est juif avant d'être allemand.

Laureen ne le reverra qu'en juin 1945 : un homme méconnaissable, squelettique et épuisé. Un survivant d'Auschwitz-Birkenau, un veuf : Edith est morte à Auschwitz, le 6 janvier 1945.

Je n'enregistre pas Laureen Nussbaum, je préfère prendre des notes : dans mon carnet, le périple terrible d'Otto Frank est une succession de chiffres. Cinq mois de pérégrinations et d'errance durant lesquels il tente de regagner Amsterdam.

Le 27 janvier 1945, l'Armée rouge entre dans le camp d'extermination. Otto est si faible qu'il ne peut partir, faute d'avoir repris quelques forces. En février, les combats continuent dans une grande partie de l'Europe : il serait dangereux de voyager. Quand Otto Frank reçoit enfin le document qui l'y autorise, il lui faut attendre encore, les routes polonaises sont détruites.

Le 5 mars, Otto Frank arrive à Katowice. Il y reste trois semaines. Le 1^{er} avril, il prend le train pour Odessa, le voyage durera près de quatre semaines. De là, il parvient à embarquer, avec d'autres rescapés, sur un bateau qui vogue vers Marseille. En France, il trouve un train pour Roermond, aux Pays-Bas. Le 2 juin, une voiture le conduit de Roermond à Amsterdam.

Lorsque, un dimanche, il sonne à la porte des parents de Laureen, « Mister Frank » n'a plus ni logement, ni famille, ni l'assurance tranquille qu'elle lui a connue. C'est un égaré parmi les vivants.

Il ne parle que d'elles, il faut qu'il retrouve ses filles. Il sait qu'elles ont été déportées à Bergen-Belsen. Il s'accroche à leur jeunesse : elles auront survécu, certainement.

Il fait paraître cette annonce dans les quotidiens néerlandais : « Demande d'informations au sujet de Margot Frank, 19 ans, et Anne Frank, 16 ans, en janvier dans le transport de Bergen-Belsen. Tel : 37059. »

Tous les matins, il se présente à l'ouverture du local de la Croix-Rouge. Il sort une photo de sa poche : peut-être avez-vous des nouvelles de Margot, d'Anne ?

Il arpente les hôpitaux : avez-vous vu Anne et Margot ? Il parcourt les gares où commencent à arriver de rares survivantes de Bergen-Belsen. Il les hèle, à chacune il montre la photo de ses filles.

Mister Frank, quand il vient déjeuner chez les parents de Laureen, le dimanche, parle au futur, jamais au conditionnel. Il dit « quand je les retrouverai ».

Le 18 juillet 1945, Otto Frank arrête de chercher. La lettre qu'il vient de recevoir est courte, cinq lignes signées de la main d'une jeune infirmière de Bergen-Belsen, Janny Brilleslijper.

Janny a été déportée avec sa sœur Lientje, toutes les deux sont résistantes ; elles ont été détenues dans les camps de Westerbork, d'Auschwitz, puis de Bergen-Belsen. Comme les sœurs Frank.

La lettre de Janny confirme la mort des deux filles d'Otto.

Laureen s'excuse, elle se lève et s'éclipse, elle disparaît de l'écran. J'entends un robinet couler, puis la frêle silhouette réapparaît avec un verre d'eau.

Je crains que notre conversation soit éprouvante pour elle et nous convenons de nous rappeler un autre soir.

Alors que je suis sur le point de me déconnecter, Laureen me fait signe de rester : elle aimerait me parler un peu du *Journal*... Certaines rencontres commencent au moment où on se quitte, quand le temps presse. Alors les mots battent au cœur de l'essentiel.

Ces phrases, je les ai notées, puis elles se sont noyées dans le reste de notre conversation. Sans doute était-il trop tôt pour que j'entende l'avertissement de Laureen.

Ce soir-là, elle me conseille de m'intéresser aux quatrièmes de couverture des différentes éditions du *Journal*. Elles sont extrêmement révélatrices.

Ce que les éditeurs ont choisi de mettre en avant et, aussi, les mots qu'ils ont évité d'employer.

Dans les années 1960, par exemple, me dit Laureen, on pouvait lire ceci : « Lire le *Journal* c'est assister à l'épanouissement d'une adolescente face à l'*adversité*. »

À sa parution aux États-Unis, on demande à Eleanor Roosevelt d'ajouter un avant-propos. Elle y loue la « noblesse de l'esprit humain », s'émeut de ce « message d'espoir ». Le *Journal* est un « monument » élevé à tous ceux qui « œuvrent pour la paix ».

Pas une allusion au régime nazi, ni à la Shoah. Pas un mot sur les conditions dans lesquelles Anne Frank a écrit.

« Anne n'œuvrait pas pour la paix. Elle gagnait du temps sur la mort en écrivant sa vie. N'oubliez pas ceci, insiste Laureen Nussbaum : Anne Frank désirait être lue, pas vénérée. Hannah Arendt qualifiait l'adoration dont elle est l'objet de "sentimentalisme bon marché aux dépens d'une immense catastrophe"... Elle n'est pas une sainte. Pas un symbole. Son *Journal* est l'œuvre d'une jeune fille victime d'un génocide, perpétré dans l'indifférence absolue de tous ceux qui savaient. N'utilisez pas le mot *espoir*, s'il vous plaît. »